

LUCABOT

Julie Tremble

10 avril au 6 juin 2026

La dimension des choses

Des représentations synthétiques, composées de multiples agencements de pixels, de micro points invisibles à l'œil nu, cohabitent avec des images dont on a capté la matérialité, celle-ci bien réelle, par l'enregistrement d'un flux lumineux que rend perceptible un microscope. La rencontre pas fortuite de sources iconographiques aux antipodes — l'une construite de manière spéculative et l'autre captée dans le monde tangible et qui, néanmoins, se situent toutes deux à leur stade initial en deçà de toute visibilité humaine — pour raconter l'origine et fabuler l'avenir d'un monde où tout pourrait très bien se passer de ce regard.

J'ai vu ces petits corps infimes, translucides, ils m'ont paru fragiles, tenir à presque rien, peinant à assurer leur existence, semblant se survivre à eux-mêmes. Pourtant, sous leurs dehors malingres, cette vaste cohorte de vivants minuscules opère, travaille, galère à mon insu, fort indifférente à ma présence. Alors que je pense traverser le

monde avec une conscience aiguisée de son organisation, de ce qui du visible et de l'invisible est visible, pas du tout. Bien que j'aie grandi avec l'idée que la présence humaine donnait un sens aux choses, aux événements, il n'en est rien non plus. Le vivant ne réclame pas d'être vu, nommé, interprété pour se manifester ou s'affranchir. Du découpage de la réalité, le vivant ne se soucie point. L'eau s'évapore pour retomber en gouttelettes sans intention. Les semences germent et poussent sans validation. Des racines échangent leur sève comme l'on s'adresse de brèves missives amoureuses. Des moisissures développent de complexes réseaux de communication pour tester des alliances d'une géopolitique exemplaire.

Sans égard aux territoires, aux frontières, sans élan de conquête ou désir de mener le monde, des équilibres subtils se forment et se déforment dans un récit qui n'est pas le mien, en ce sens où je n'en suis nullement l'instigatrice ou un quelconque point de départ ou d'arrivée, et encore moins le point de mire. Je ne suis qu'une simple variation parmi tant d'autres, le résultat d'un assemblage imprévisible en constante agitation. Ce que me souffle le vivant, c'est que ce qui s'isole s'épuise et que ce qui est en mouvement trouve ses ancrages. Tôt ou tard ce qui dépasse les limites, déborde, est contenu ou réassigné.

Très vite, dès lors, s'impose l'idée que rien ne tient seul. Soulagement, je ne suis donc nullement nécessaire à un quelconque équilibre. Puisque dans le vivant, les risques, les

ressources, le temps même et l'énergie, voire les compétences, sont mis en partage. Consternation... comment la gent humaine, si certaine de sa conscience et de son intelligence, ne s'est-elle pas encore saisie du fait que le vivant a un agenda politique étonnamment plus équitable et convergent que toutes nos tentatives tronquées, de courte vue ? Et là, dans ce fil de pensée, encore plus difficile à admettre, il me faut reconnaître que je ne peux indépendamment — tout comme la plus petite partie de moi prise isolément — me suffire à moi-même. Il me faut concéder aussi que le gage de ma liberté n'est pas l'indépendance absolue mais bien ma détermination à traverser les bouleversements, à me transformer sans me perdre. Accepter que ce qui me traverse me dépasse et, paradoxalement, que ce qui me dépasse me constitue. Intégrer, à l'instar de ces vivants minuscules, que l'interdépendance, n'est pas une concession morale mais bien une condition ontologique et structurelle, c'est troublant. Et puis, ça alimente cette inquiétude sourde qui parfois me ronge, ou à tout le moins me hante, de dépendre. C'est d'une humilité plutôt radicale, voire un exercice de lucidité extrême, que de s'avouer que rien n'existe seul, que tout s'inscrit dans la réciprocité, qu'en rompant un lien ce n'est pas le monde que je tiens à distance ou isole mais moi que je fragilise. Par ailleurs, il est apaisant, et même libérateur, de penser que la solitude ne serait ainsi qu'une erreur de perspective, un contresens soutenu par la vacuité de se positionner au centre de tout.

Mon unique privilège, ma seule singularité, serait donc de me savoir vivante. C'est peu, et c'est tout.

Mon unicité se limiterait à tenter de comprendre, à anticiper ou à imaginer. De là, probablement, cette illusion que tout converge vers nous, que le monde est entre nos mains. Quel faux-semblant, on ne peut être présent à ce que l'on pense posséder. De plus, comment se mesurer à quelque chose dont je serais la mesure ? Le monde n'est pas à l'échelle humaine. Mon existence n'est qu'un instant fugace inscrit dans un univers qui défie mon imagination. Ce qui déstabilise le plus, au fond, c'est la pertinence du monde sans nous, la vertigineuse pensée que chacune de mes cellules contribue davantage à la continuité du monde que je ne pourrai jamais le faire. Parce que, me l'avoué-je, ce qui perturbe le plus la gent humaine, c'est que les choses puissent se passer sans elle. FOMO.

— France Choinière

Merci à Lynn Margulis, à Jacques Rancière, un peu aussi à Paul Virilio et surtout à Julie Tremble.

OBORO un centre dédié à la production
et à la diffusion des arts visuels,
médiatiques et numériques

4001, rue Berri, espace 301, Montréal (Qc) H2L 4H2
www.oboro.net oboro@oboro.net 514.844.3250